

# Etre chrétien dans le monde

## L'écrit *A Diognète*

par Attila JAKAB,\* Genève

*En sollicitant l'engagement total des croyants, le christianisme transcende les lois. Il ne repose pas sur des codes moraux, mais sur une attitude humaine et sociale prenant exemple sur le Christ. Un écrit ancien, rédigé entre la fin du II<sup>e</sup> et le début du III<sup>e</sup> siècle et adressé «A Diognète», rappelle le caractère universel du christianisme, et donc la responsabilité particulière qui incombe aux chrétiens, quelques soient les époques et les lieux, pour l'établissement de la justice. Une autre forme de mondialisation.*

L'histoire connue de ce petit traité ne commence qu'en 1436. Jusque-là son existence fut ignorée, aucun auteur chrétien ancien ne le mentionnant. L'écrit a été découvert par hasard dans un manuscrit destiné à servir de papier d'emballage dans une poissonnerie de Constantinople, à peine vingt ans avant sa prise par les Ottomans (29 mai 1453). Ramené en Occident, le manuscrit entra finalement à la Bibliothèque municipale de Strasbourg, où il brûla dans l'incendie allumé par les obus de l'artillerie prussienne, le 24 août 1870.

Adressé à un certain Diognète, qualifié d'«Excellent» (1,1), l'écrit, de par la qualité linguistique de son grec, témoigne de la culture à la fois de son auteur et de son destinataire. En réalité, nous sommes en présence d'un texte qui, au-delà d'un personnage (réel ou fictif ?) déterminé, désire s'adresser à un public intéressé par le christianisme et très probablement issu de «la bonne société» de son époque. La familiarité du langage (emploi du tutoiement) suggère également que la condition de l'auteur et celle du destinataire de l'écrit devaient être proches ou identiques, d'où

sans doute l'exhortation à la conversion à la foi chrétienne : «Si toi aussi tu désires ardemment cette foi, et si tu l'embrasses, tu commenceras à connaître le Père» (10,1).

Mais avant d'en arriver là, l'auteur de l'écrit répond à toute une série de questions reflétant manifestement les interrogations que le christianisme suscitait dans une partie de la société de son époque. «Je vois, Excellent Diognète, écrit-il, le zèle qui te pousse à t'instruire sur la religion des chrétiens, la clarté et la précision des questions que tu poses à leur sujet. A quel Dieu s'adresse leur foi ? Quel culte lui rendent-ils ? D'où vient leur dédain unanime du monde et leur mépris de la mort ? Pourquoi ne font-ils aucun cas des dieux reconnus par les Grecs et n'observent-ils pas les superstitions judaïques ? Quel est ce grand amour qu'ils ont les uns pour les autres ? Enfin pourquoi ce peuple nouveau - ce nouveau mode de vie - n'est-il venu à l'existence que de nos jours et non plus tôt ?» (1,1).

\* Docteur en histoire du christianisme et assistant de recherche à la Faculté de théologie de l'Université de Genève.



Christ philosophe, fragment d'un sarcophage, III<sup>e</sup> siècle.

Cette sollicitude de Diognète pour s'instruire contraste singulièrement avec l'attitude présente de chrétiens (y compris des futures responsables ecclésiastiques) qui trouvent parfaitement inutile de mieux connaître leur religion en se disant que croire suffit amplement, à quoi bon donc savoir ? Est-il dès lors surprenant que le christianisme suscite de moins en moins d'interrogations dans la société et que beaucoup de questions de notre époque ne trouvent pas de réponses adéquates, faute d'interlocuteurs valables ? C'est probablement une des raisons pour lesquelles le marché du prêt-à-penser religieux est si largement ouvert !

### Un «nouveau peuple»

Pour ce qui est de l'écrit *A Diognète*, son auteur s'adapte à son destinataire et à son époque. Après une critique succincte du

polythéisme et du judaïsme, il se concentre sur la présentation du christianisme. Dans sa perspective, celui-ci est loin d'être un ritualisme formel, car Dieu, écrit-il, «n'a besoin de rien», ni de présents ni de sacrifices (3,5). C'est pourquoi le christianisme est avant tout une manière de vivre spécifique à un groupe socio-religieux donné.

Mais, si les chrétiens se considèrent comme un «nouveau peuple», ils ne constituent pas pour autant une ethnie ou une nation à part. Car ils «ne se distinguent

des autres hommes ni par le pays ni par le langage ni par les vêtements. Ils n'habitent pas de villes qui leur soient propres, ils ne se servent pas de quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n'a rien de singulier» (5,1-2). «Ils se répartissent dans les cités grecques et barbares suivant le lot échu à chacun ; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et la manière de vivre, tout en manifestant comme extraordinaire et vraiment paradoxale la charte de leur communauté civique. Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais ils n'abandonnent pas leurs nouveau-nés. Ils partagent tous la même table, mais non la même couche. Ils passent leur vie sur la

terre, mais sont citoyens du ciel. Ils obéissent aux lois établies, et leur manière de vivre l'emporte en perfection sur les lois» (5,4-10).

Pour l'auteur de l'écrit *A Diognète*, le caractère universel du christianisme - même si à l'époque cette universalité se limite encore à l'Empire romain - ne fait aucun doute. Le chrétien se considère comme tel et son identité s'articule en priorité autour de cette appartenance qui exige de lui non pas un ritualisme, pas plus qu'une adhésion inconditionnelle à un système doctrinal défini, mais une conduite éthique que nous pouvons qualifier de «supérieure» à la lumière de ce que nous connaissons des mœurs de l'époque en général.

## Un engagement de vie

Le chrétien ne fuit donc nullement le monde. Il y vit activement, mais autrement que son entourage ; ce qui fait qu'il ne passe pas inaperçu. «Tyranniser son prochain, vouloir l'emporter sur les plus faibles, être riche, user de violence à l'égard des inférieurs, là n'est pas le bonheur et ce n'est pas ainsi qu'on peut imiter Dieu ; bien au contraire, ces actes sont étrangers à la majesté divine» (10,5). D'autant plus que Dieu est amour et bonté qui installa les chrétiens pour être l'âme du monde. Après avoir longtemps toléré «le règne de l'iniquité», Dieu, avec l'avènement du christianisme, instaura finalement «le règne de la justice» qu'il avait préparé depuis toujours.

C'est pourquoi, dans la perspective de l'auteur de l'écrit *A Diognète*, l'histoire humaine peut être regardée en réalité comme une histoire du salut. «Lorsque notre perversité fut à son comble et qu'il fut devenu pleinement manifeste que la récompense qu'on en pouvait attendre était le supplice et la mort, alors arriva le temps

que Dieu avait marqué pour y manifester désormais sa bonté et sa puissance» (9,2). Dieu, «Maître et Créateur de l'univers» (8,6), s'est fait connaître en envoyant «son enfant bien aimé» pour que les hommes soient capables «et de participer à ses bienfaits, et de voir, et de comprendre» (8,11).

Pour l'écrit *A Diognète*, le «culte» chrétien - auquel son destinataire s'intéresse - est en fait une vie conforme à la manière de vivre chrétienne, qui est une réponse à l'amour et à la bonté divine. C'est pourquoi le christianisme «est un mystère» (4,6) qui ne peut être compris que de l'intérieur. D'où l'invitation adressée à Diognète à embrasser la foi chrétienne (10,1) qui se présente comme une spiritualité sobre. L'idée de détachement qui parcourt le texte, par rapport au monde et aux choses matérielles, suggère que, pour l'auteur, le christianisme est un engagement permanent et conscient de l'individu pour des biens et des valeurs d'une toute autre nature que terrestre. C'est ce qui explique sans doute le fait que les chrétiens qu'on jetait «aux bêtes pour leur faire renier le Seigneur» ne se laissaient pas vaincre (7,7).

Il est indéniable que cet écrit reflète une situation où les chrétiens constituaient non seulement une minorité dans la société, mais étaient également confrontés à une attitude d'hostilité et devaient faire face à des persécutions et des pogroms sporadiques. C'est dans de telles conditions que le christianisme a construit son identité propre et proposé un système de valeurs qui a su séduire et s'imposer progressivement.

Aujourd'hui la situation n'est pas radicalement différente. Le christianisme morcelé est en réalité minoritaire et doit composer avec une indifférence généralisée. Dans un monde où le nom même de Dieu est vidé de son sens, où les choses matérielles constituent une fin en soi, où l'argent est la référence ultime et la possession confère une vertu suprême, où les gesticulations guerrières et le simplisme manichéen tiennent

lieu de visions politiques, où l'inflation des discours et des commissions d'éthique masque une absence réelle de systèmes de valeurs, que proposent les différents christianismes ? Ont-ils encore la force et le dynamisme pour susciter de l'intérêt et des interrogations dans les sociétés contemporaines ? Ont-ils la capacité de répondre aux questions de leur époque ?

«Celui qui prend sur soi le fardeau de son prochain et qui, dans le domaine où il a quelque supériorité, veut en faire bénéficier un autre moins fortuné, celui qui donne libéralement à ceux qui en ont besoin les biens qu'il détient pour les avoir reçus de Dieu, devenant ainsi un dieu pour ceux qui les reçoivent, celui-là est un imitateur de Dieu» (10,6).

En réponse aux questions de son interlocuteur, l'auteur de l'écrit *A Diognète* proposait donc une manière de vivre nouvelle et un modèle qui associait étroitement dimension sociale et spirituelle. Certes, il y avait une gratification en perspective - devenir quasiment un dieu - mais dans le contexte de l'époque, la démarche constituait une avancée indéniable. Elle atténuait les distances et préconisait l'adaptation de la conduite personnelle aux exigences de la foi chrétienne. Car l'idée que sous-entend cet écrit est celle du partage<sup>1</sup> et du don gratuit, à l'instar de Dieu qui, en montrant le Sauveur, voulait que les hommes aient «foi en sa bonté» et voient en Lui le «nourricier, père, maître, conseiller, médecin, intelligence, lumière, honneur, gloire, force, vie» (9,6).

Le christianisme de l'écrit *A Diognète* peut sembler quelque peu «élitiste» aujourd'hui. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'un document de circonstance - comme l'ensemble de la littérature chrétienne ancienne d'ailleurs - qui doit être analysé et compris dans son contexte. C'est un écrit qui s'adresse avant tout aux «élites» de son époque et, au moment de sa rédaction, la foi chrétienne est encore et d'abord

une manière de vivre et d'être, sollicitant l'individu tout entier. Au fur et à mesure que le christianisme s'est développé en système religieux de référence de l'Empire romain, il s'est adapté à la conduite générale de la société en privilégiant l'aspect d'un ordre moral et en évacuant ou en atténuant la dimension sociale. A vrai dire, il était infiniment plus facile, et surtout plus payant, de définir la foi en fonction de la vie, que d'adapter la vie aux exigences de la foi. Dès lors, l'écrit *A Diognète* perdit tout son intérêt et son modèle se transforma en un idéalisme dérangeant.

Rien de surprenant donc qu'il ait rapidement disparu de la circulation, jusqu'à ce que le hasard nous le restitue.

A. J.

### Sources :

*A Diognète*. Introduction, édition critique, traduction et commentaire de Henri Irénée Marrou, «Sources Chrétiennes» n° 33 bis, 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, Cerf, Paris 1965.

**Claudio Moreschini, Enrico Norelli**, *Histoire de la littérature chrétienne antique grecque et latine*. I : *De Paul à l'ère de Constantin*, Labor et Fides, Genève 2000, pp. 253-255.

<sup>1</sup> Voir aussi **A. Jakab**, *Le partage des biens d'après Clément d'Alexandrie*, in **choisir**, n° 489, septembre 2000, pp. 8-10.

### Les grands conciles œcuméniques qui ont défini le christianisme

avec **Attila JAKAB**, historien

les mardi 5 et 19 mars, 9 et 23 avril,  
7 et 21 mai, de 20h15 à 22h, prix : 90.- frs.  
au Centre St-Boniface  
14, av du Mail, Genève

Inscriptions : Vicariat épiscopal,  
Département de la formation  
☎ 022 319 43 43, [rmburun@eglise-ge.ch](mailto:rmburun@eglise-ge.ch)